



CULTURE

Jeux de masques au Parcours des mondes

Réunies à Saint-Germain-des-Prés, quatre-vingts galeries présentent de splendides œuvres d'Afrique, d'Océanie, d'Amérique et d'Asie

ARTS

Quinzième édition de Parcours des mondes, près de quatre-vingts galeries du monde entier réunies à Saint-Germain-des-Prés. Elles présentent des œuvres et des objets venus d'Afrique, d'Océanie, d'Amérique et d'Asie. La manifestation se donne pour le « Salon international des arts premiers ». Premiers ? Cet adjectif a peu de sens, et son seul mérite est d'éviter d'entendre encore une fois l'éternel et absurde « primitif ». On se passerait volontiers de « premiers », que le Musée du quai Branly a depuis longtemps fait disparaître de son vocabulaire, comme on se passerait d'un « café tribal » (sic). Pourquoi « tribal », particulièrement quand il s'agit d'arts de cours princières ou royales dont l'organisation, les hiérarchies et les règles n'étaient ni plus ni moins comple-

xes que celles des cours d'Europe ? Il n'empêche, le mot se maintient en dépit de ses relents désagréables, sans doute parce qu'il a le mérite d'être identique en anglais, en français et en flamand, qui sont les langues principales du Salon.

On s'agace d'autant plus de ces mots impropres que Parcours des mondes se voue sans réserve à la célébration des savoirs et des inventions de ces cultures non européennes et qu'il n'est pas rare d'entendre un marchand ou un collectionneur comparer, pour les évaluer, telle œuvre africaine à telle œuvre de la Chine, de l'Égypte ou de la Grèce anciennes, que nul ne se permettrait de juger « primitives » ou « premières ».

Splendeur des masques

Le Bruxellois Bernard de Grunne, installé rue des Beaux-Arts – heureux hasard –, présente ainsi un admirable masque d'ivoire lega (Congo), visage masculin d'une

majesté qui fait aussitôt songer aux représentations de Zeus du V^e siècle athénien ; et, tout à côté, une coupe yoruba (Nigeria) à figure féminine d'une élégance sinieuse tout aussi admirable et un masque bambara (Mali) anthropomorphe dont les volumes sont évidés à l'extrême. Premier ? Il a fallu des générations de sculpteurs et des siècles de maîtrise pour atteindre ce degré de stylisation.

Cette édition est du reste, plus que les précédentes, celle de la splendeur des masques. On en voit de remarquables dans plusieurs galeries : africains chez Dandrieu Giovagnoni et chez Olivier Castellano, inuits chez Donald Ellis, papous chez Michael Hanson. La galerie Schoffel de Fabry leur consacre un hommage dans lequel on ne sait que préférer : la tête de femme à la chevelure dénouée et au regard curieusement narquois pende (Congo),



la face géométrique polychrome nouma (Burkina Faso) dont la fantaisie aurait séduit Paul Klee ou le masque de guerre wé (Côte d'Ivoire) hérissé de défenses et de cornes? A moins que l'on ne s'arrête devant un masque gourou (Côte d'Ivoire) symétrique et se-rein qui a appartenu au peintre postcubiste André Lhote?

C'est l'autre tendance nette de cette édition. A mesure que le marché de ces arts devient de plus en plus international et les prix de plus en plus élevés – on compte au moins en dizaines de milliers d'euros, et quelquefois en centaines –, la question de la provenance devient majeure. Les cartels s'allongent, les catalogues s'épaississent. Paul Guillaume, Charles Ratton, Louis Carré, Pierre Loeb : les noms de ces marchands de jadis sont autant de garanties d'ancienneté et de qualité. Charles Wesley-Hourdé pousse le système à l'extrême en désignant ainsi les sculptures qu'il a réunies : « masque gourou de la collection Fé-néon » ou « statuette baoulé de la collection Paul Guillaume ». Il est désormais de règle de traiter ces œuvres comme on le fait de celles de la Renaissance ou du XX^e siècle. La confiance et la connaissance y gagnent – les montants demandés aussi.

Des « fétiches » terrifiants

Cette évolution est largement engagée dans les domaines africains et océaniens, en partie grâce aux travaux des historiens des voyages et de l'ethnographie, en partie grâce à l'érudition des galeristes eux-mêmes. Désormais, une pièce au pedigree inconnu laisse les amateurs méfiants. Les achats passionnés et rapides se raréfient. Les surprises aussi : les objets « classiques » issus de cultures bien étudiées bénéficient d'un privilège très visible dans cette édition. En Océa-

nie, ce sont les cultures de Nouvelle-Guinée, le long du fleuve Sepik. En Afrique, ce sont celles des pays dan, fang, bambara, yoruba, baoulé ou, plus au sud, bakongo dont la galerie Lecomte montre un ensemble de « fétiches » terrifiants.

Les excursions dans des zones moins balisées et les idées inattendues deviennent trop rares. N'en sont que plus réussies les expositions que Bernard Dulon consacre à la statuaire thsogo (Gabon), assez méconnue, et celle que Yann Ferrandin consacre à l'art de la coiffure, une centaine de peignes et fibules d'Afrique et d'Océanie, d'ivoire, d'os, d'écaille ou de bois, admirablement découpées et polies, au plus haut du raffinement. ■

PHILIPPE DAGEN

*Parcours des mondes. Quartier Saint-Germain, Paris 6^e.
De 11 heures à 19 heures les 8, 9
et 10 septembre, 18 heures
le 11 septembre.
Parcours-des-mondes.com*



Ci-dessus :
masque dan Go Gé,
Côte d'Ivoire, début
du XX^e siècle, bois,
métal et fibre végétale.

DANDRIEU - GIOVAGNONI, GALLERY

En haut, à droite :
masque mfondo
lwalwa, République
démocratique
du Congo, début
du XX^e siècle, en bois
sculpté et pigments.

GALERIE FLAK